

culture

SÉGURITÉ

LA BIENNALE D'ARCHITECTURE A LA VILLETTÉ

Ferrailles et bétons désinvoltes

La section architecture de la Biennale de Paris se tenait jusqu'à présent dans un lieu distinct des arts plastiques, comme, voici deux ans, aux Beaux-Arts. Faute de place, mais aussi parce que l'architecture, ne dédaignant généralement pas se déplacer, obéit à des modes de présentation fort différents de la peinture, de la sculpture... On le voit bien sous la grande halle de La Villette : l'architecture, alignée dans une des nef extérieures, est nettement séparée du reste. Qui a peur de qui ?

Il est vrai que la présentation choisie cette année éloigne autant qu'il se peut l'art de construire de l'art de peindre. Le dernier, immobile et silencieux, est sagement accroché à d'honnêtes cimaises — sagesse qui prête à rire pour certaines œuvres insolentes ou potaches. Le premier est devenu mobile, bruyant, lumineux, et à dire vrai assez fuyant. Chaque œuvre architecturale bénéficie d'un grand écran où les projections diapositives, dans une demi-pénombre, se succèdent à un rythme que les bâtiments, plutôt sédentaires, connaissent rarement. Comme si la lumière et la vitesse pouvaient remplacer l'espace, suppléer à son absence, comme si elles pouvaient recréer la continuité des pleins et des détails, la transition entre l'extérieur et l'intérieur : « Vu de l'intérieur » est en effet le thème de cette Biennale ambitieuse et pittoresque.

Sous les grands écrans, des postes vidéo tentent eux aussi, à leur manière, de retrouver le volume, la continuité de l'espace. On y suit de sympathiques jeunes gens parcourant d'un bon pied les richesses de chaque bâtiment, avec cet air faussement dégagé que prennent les comédiens novices dans les documentaires. Enfin, en face de cet appareillage lumineux, des panneaux de photographies en couleurs donnent une image plus traditionnelle de l'architecture. Comme tout cela est « vu de l'intérieur », dans tous les sens du terme, on a demandé à deux photographes de confier, outre leurs impressions « photosensibles », quelques mots vite et bien sentis sur chaque construction. Le premier de ces photographes est Deidi von Schaewen, et l'on sent, à l'image comme à l'écrit, une personnalité attentive, riche de spontanéité. Le second, Daniel Lainé, aurait peut-être dû s'en tenir à l'image et ainsi ne pas révéler un certain penchant pour les clichés en vogue. Il est vrai que Daniel Lainé est reporter à *Actuel* et qu'il est forcément soucieux des modes et des passions du temps.

L'architecture passe-t-elle à travers tous ces filtres ? Ou bien subit-elle le sort de ces « immatériels » qui, au Centre Pompidou, ont bien du mal à se dégager d'une grande profusion de matière, de sons et de lumières ; en jargon audiovisuel, on dirait que le *hardware* y étouffe le *software*. En fait, la Biennale d'architecture réussit son coup, grâce, précisément, à l'architecture. Car elle en donne un pourcentage honnête d'exemples saisissants et fait oublier quelques excès d'esprit (un tunnel) pour piétons abusivement rapproché d'Hubert Robert et monté en épingle) et quelques excès d'éclectisme qui font de toute nouveauté baroque un principe de plaisir (une banque à Vienne).

Cinq paires d'années

Saisissantes quelquefois, mais pas souvent neuves : la Biennale n'est pas un répertoire des « dernières » architectures. La vitesse variable de la conception puis de la mise en œuvre, enfin du regard critique conduisent à mettre sur un pied d'égalité des bâtiments dont l'idée, les principes, ont plusieurs années d'écart. Les dates d'achèvement oscillent entre 1977 et 1985. Autant dire que cette biennale embrasse cinq paires d'années.

Cinq paires d'années, qui, si l'on en croit les choix généralement judicieux des sélectionneurs,

auraient souvent trouvé le meilleur d'eux-mêmes dans la haute technologie : contrairement à ce qu'on avançait, l'ère et la postérité Beaubourg ne se sont pas achevées avec le centre Pompidou. Une inspiration plus ou moins originale, et qui montre en tout cas la patte de l'organisateur de cette Biennale, Jean Nouvel, est la fantaisie introduite dans toute cette technologie, le comportement déglingué, désinvolte que peuvent avoir ferrailles et bétons. On est loin, ici, des tendances néo-classiques dont un Bofill s'est fait l'apôtre.

A la Biennale d'architecture ont été raccrochés deux wagons perdus de l'Institut français d'architecture, deux architectes qui (avec Ciriani) avaient été bien exposés rue de Tournon mais qui méritent cette confrontation avec un plus large public : Portzamparc et Gaudin. De Gaudin, la maquette d'un escalier montre comment la plus statique des architectures peut sugerger de mouvements, de richesses intérieures. Autant que l'aéroport de Djedda de la firme Skidmore Owings and Merrill, ou que le State Center de John et Murphy, à Chicago, pour prendre deux grands modèles américains de l'exposition, ou que les logements de Tadao Ando, au Japon.

FRÉDÉRIC EDELMANN.

★ *Le Monde Aujourd'hui* daté 7 et 8 avril publiera un ensemble d'articles et de photographies sur la Biennale d'architecture et quelques autres des expositions d'architecture qu'on peut en ce moment voir à Paris.

